

## Témoignages d'écrivains

Alfred Desrochers, Jacques Godbout, Gilbert Langevin, Claude Péloquin, André Major et Jacques Renaud

La poésie québécoise

Volume 3, numéro 3, août 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036277ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036277ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Desrochers, A., Godbout, J., Langevin, G., Péloquin, C., Major, A. & Renaud, J. (1967). Témoignages d'écrivains. *Études françaises*, 3 (3), 303-307. <https://doi.org/10.7202/036277ar>

## TÉMOIGNAGES D'ÉCRIVAINS

Les pages qui suivent veulent simplement rassembler les témoignages de quelques lecteurs privilégiés de l'œuvre de Nelligan : les écrivains.

**ALFRED DESROCHERS**, né en 1901, dont l'œuvre poétique a été recueillie sous le titre de *À l'ombre de l'Orford*:

Ce que je dois littérairement à Nelligan, c'est à peu près tout, et je crois bien qu'à l'exception de Paul Morin et de Robert Choquette, en pourraient dire autant tous les poètes canadiens dont les débuts s'échelonnent sur le premier tiers du siècle.

Je ne crois pas qu'aucun autre poète de notre temps — si l'on ramenait les *régions* à une même échelle — n'a exercé une influence aussi instantanée et aussi générale que n'a fait Nelligan au Canada français.

Quelle sera la durée de cette influence ? Les jeunes d'aujourd'hui avec qui j'ai pu parler lui vouent un respect qu'ils refusent à tout autre. Le premier demi-siècle est le plus difficile, a-t-on dit. Il est écoulé pour Nelligan et celui-ci demeure *le mieux lu* de nous tous. Son *Jardin de l'enfance* attire toujours les adolescents.

Fut-il jamais destin plus rêvé d'un poète ?

Pour lui comme pour Apollinaire, faut-il réviser *la Chanson du Mal-Aimé* : « Malheur, dieu qu'il ne faut pas croire ! ».

Je crois que dans cinquante ans d'ici, on pourra renouveler votre enquête... En tout cas, c'est le souhait le plus sincère que je puisse exprimer.

**JACQUES GODBOUT**, né en 1933, auteur de deux romans : *l'Aquarium* et *le Couteau sur la table*, fort peu nelliganniens :

J'ai fait mes études, nous a-t-il dit, à une époque où « l'achat chez nous » subissait une éclipse. Nous étions très tournés vers les U.S.A. La culture, pour moi, c'était Frank Sinatra, Fred Astaire, Nelson Eddy,

Charlie McCarthy, les *comic strips*, Hollywood, le *Reader's Digest*, etc. Les valeurs de culture, en tout cas, ne résidaient pas ici. Plus tard j'aurais pu lire Nelligan; j'entendis en effet parler d'un poète québécois, auteur d'un sonnet, le « Bateau ivre »; mais je découvrais le vrai Rimbaud, puis Nerval, Breton, Eluard. Il y a maintenant, et surtout en littérature, depuis 1963, une nouvelle crise de « l'achat chez nous », et, par voie de conséquences, surenchère des valeurs et des choses dites « d'ici ». De là peut-être l'importance que l'on attribue actuellement à Nelligan. Quant à moi, je n'ai vraiment pas l'intention de commencer aujourd'hui à lire son œuvre...

GILBERT LANGEVIN, poète (*À la gueule du jour, Symptômes*), né en 1938 :

Parce qu'elle est intimement liée à l'invisible et qu'elle recèle une certaine part de magie, l'œuvre de Nelligan triomphe; elle attire, elle fascine. Non pas que cette poésie soit mystique en tous points.

Je devais avoir environ seize ans lorsque j'ai découvert les poèmes de Nelligan. Ils ouvrirent en moi des chemins favorables vers une terre de prédilection. C'est dire combien j'aimais, et j'aime encore, cet art imbu de nostalgie et sans structure de pensée rigide.

J'ose espérer cependant que l'œuvre de Nelligan ne deviendra pas un monument national. Elle mérite beaucoup plus.

CLAUDE PÉLOQUIN, auteur des *Essais rouges*, des *Mondes assujettis* et d'un récent *Manifeste infra*, né en 1942 :

Nelligan — Un poète ? INDÉNIABLEMENT...

Un grand ?... Qui peut juger de la grandeur d'expression d'un homme qui est mort en plein centre de la poésie ?... Et qui peut s'aventurer dans l'univers onirique d'un autre poète avec lequel toute une poétique s'éteint pour ne laisser encore une fois que la longue traînée d'une vie à tumultes ?... Le poète a laissé place à l'écrivain-technicien, et ce dernier laissera place au savant dans un proche avenir; Nelligan est un des derniers scrutateurs des turbulences de l'Homme qui n'est pas encore Ici... Je ne reproche rien à un mort doublé d'un poète, je dis simplement :

l'introspection est morte... Et que celui qui souffre crie, mais qu'il ne déverse pas sa problématique dans une sphère « poésie » que l'on a annihilée par tant de noirceur, de déchirements et de larmes.

Je me rappelle ces lectures de Nelligan et ces études où on lui faisait tout dire ce qu'il n'avait jamais émis ; nous étions tous des poètes et Nelligan du milieu de sa douleur lucide, supervisait ces lieux du « haut » savoir. Moi-même, je n'étais pas un mordu de poésie à l'époque de mes études où Nelligan circulait sous le bras des étudiants les plus nébuleux... D'une façon ou d'une autre, je ne l'ai jamais tellement lu que feuilleté... comme je fais avec les esprits émetteurs des parages de l'Épouvante... Si seulement Nelligan avait passé le mur des Harmoniques...

Je connais donc principalement Nelligan parce qu'il a marqué tout un siècle d'histoire et en si peu de temps... Je ne suis pas poète pour traiter ici du cube poétique qu'il a laissé au Temps chien...

Volcan blanc que Nelligan... Feu d'artifice des Dedans que sa poésie... Défait aigu de son époque... Clairvoyance aveuglante sur l'homme qu'il était et sur l'équilibre merveilleux qu'il avait à portée de cerveau...

Quand je me rappelle Nelligan, se dresse devant mes tripes l'incommensurable solitude du condamné à vivre ou à mourir, solitude portée au bout de soi-même et de son poing jusque dans des *dimensions silences*... criantes d'inhumanité pour les Marqués...

ANDRÉ MAJOR, né en 1942, auteur d'un roman : *le Cabochon* et d'un recueil de nouvelles : *la Chair de poule* :

Il y a trois ou quatre ans tout au plus, nous a-t-il dit, que j'ai découvert Nelligan, et que j'ai commencé à lire son œuvre. J'y ai trouvé une sorte de romantisme qui, je le comprends, peut éveiller chez certains de profondes résonances. Quant à moi j'ai surtout été frappé par le caractère artificiel de la poésie de Nelligan. Il y a des « beautés » dans son œuvre, mais elles n'arrivent jamais à donner au lecteur l'impression d'une création, d'un « monde » particuliers. Reste l'homme, bien entendu, et son destin, qui conservent toute leur portée symbolique. C'est par là surtout, me semble-t-il, que Nelligan demeure vivant pour nous.

JACQUES RENAUD, auteur du *Cassé*, né en 1943 :

J'apprécie par-dessus tout, dit-il, la discrétion de sa poésie, et de son destin. C'est d'une manière toute naturelle qu'il est devenu un héros national, un mythe vivant, les rares événements connus de sa vie ayant tous un caractère de tragédie et de légende. Héros national, aussi, parce qu'il est l'un des premiers à avoir mis, entre lui et la réalité, comme pour la mesurer, une véritable distance. Nelligan est une figure que personne, en tout cas, ne songe à contester, et à cause de cela, l'un des seuls, parmi notre galerie de héros, qui puisse rallier tous les Québécois.

Mais le témoignage le plus chaleureux est peut-être celui de RÉJEAN DUCHARME, né en 1942, auteur de *l'Avalée des avalés* et du *Nez qui voque* :

NEZ LIT GANT

Jeune, il passait ses vacances à Cacouna, dit-on. Ses camarades, les poètes des Soirées du Château Ramezay, l'ont porté sur leurs épaules le soir de *la Romance du vin*, dit-on.

Il y a une dizaine d'années, j'ai passé l'hiver à ne faire qu'apprendre par cœur ses poèmes. Durant quelques semaines, je les ai tous sus, du *Vaisseau d'or* (que chacun de nous porte en son cœur) à *Ancolie* (supprimé comme apocryphe dans la dernière édition de ses œuvres complètes) en passant par *Notre-Dame-des-Neiges* (dont le critique de France qui lui a fait passer des nuits blanches et qu'il traite de « front pâle » dans *la Romance du vin* a dit qu'il est loin d'être aussi original que son titre) et *Five o'clock* (qui est celui que je préfère en ce moment). Je me rappelle en avoir récité, en silence s'entend, dans les autobus Berthier-Joliette et Berthier-Montréal. Je ne me souviens plus par cœur avec assurance que du premier quatrain du *Vaisseau d'or*.

Il y a deux ans, je suis allé voir sa maison, rue Laval. Elle ressemble à celles qui se trouvent à droite, à gauche et en face.

Il y a un mois, je suis allé voir sa pierre tombale au cimetière de la Côte-des-Neiges. Elle est plus grande que les autres, blanche, plate, toute neuve et ornée d'un médaillon ; je ne l'ai pas aimée du tout. Je m'attendais à une croix haute comme trois pommes.

Cet hiver, dans la vitrine de la librairie Tranquille, j'ai vu une coupure de *la Patrie* où il était photographié dans son cercueil.

Ses œuvres complètes sont réimprimées chaque année, je crois.

À cause de *la Romance du vin*, plusieurs personnes que je connais croient dur comme fer qu'il était ivrogne. « Si les hommes sont ivrognes, ça dépend des créatures. »

J'éprouve pour Emile Nelligan une grande affection fraternelle. J'éprouve à divers degrés la même affection pour Saint-Denys-Garneau, Marie-Claire Blais, Hubert Aquin, André Major, Claude Jasmin, Jacques Renaud, Andrée Maillet et un grand nombre d'autres. Renée Claude chante un ou deux de ses poèmes, je crois. Je ne sais s'il y en a d'autres qui font comme elle.

Je prononce son nom NEZ LIT GANT. Louis Dantin a dit que Nelligan voulait qu'on le prononce comme cela, à peu près. Paul Eluard ne me fait rien.